

MODES

Recevra-t-on cet hiver? C'est la question que les mondaines s'adressent en se retrouvant.

On craint que les réceptions de l'été ne fassent tort à celles de l'hiver.

Une mienne amie, dont les salons s'ouvrent d'habitude vers janvier, m'écrit qu'elle ne recevra pas cette année. Si vous entendiez les anathèmes que lance contre elle tout son entourage! Eh! bien, on me dit que son exemple sera suivi et que nombre de salons resteront clos pour des raisons d'économie. Ne croyons pas d'une manière absolue à tous ces racontars et soyons patientes.

En attendant, la mode s'occupe des toilettes de dîner et de soirée non dansante et elle s'en occupe bien, c'est-à-dire avec goût, ce qui, par parenthèse, ne lui arrive pas toujours. La dentelle d'or est une des plus jolies garnitures; faite aux fuseaux, à gros réseaux, elle est légère et d'une coquetterie élégante et comme il faut.

Sur le velours, le satin et même sur les étoffes légères, elle va on ne peut mieux. Nous l'avons vue, de manières bien diverses, sur les corsages, les jupes



Robe de dîner en crêpe de Chine rose.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

et les vestes d'appartement.

On en met en ornement à la capote quand elle n'est pas entièrement faite. La dentelle d'or est seyante et, sobrement employée, elle n'est pas exclue pour la ville.

Parmi les fantaisies en vogue, nous citerons les papillons en dentelle noire qui s'appliquent sur la jupe et la parure, se posent aux épaules et dans les cheveux; un laiton très léger permet de leur donner toutes sortes de formes: les ailes étendues, un peu ouvertes ou fermées; ceux-ci pour le corsage et la coiffure.

Nous avons vu une robe de dîner, en satin rose ancien, dont le tablier était couvert d'une multitude de papillons; la jupe inclinée, et le corsage à ceinture drapée, avec des papillons piqués tout le long du décolleté en V. Un papillon se montre entre les deux pointes d'un jockey soulevé par un bouillonné.

Cette garniture doit être d'un certain prix, les papillons étant en Chantilly.

Nous portons toujours les robes collantes et à cause de cela, la jupe doit s'incliner derrière. Le plus de longueur est pour le lé du milieu, dont le bord inférieur fait une petite queue arrondie.

Le fait est qu'une mode

aussi plate que celle qui régit aujourd'hui nos toilettes, oblige à plus de longueur de jupe, ce qui est ennuyeux et incommode pour le costume de ville et pour les courses à pied.

Si toutes les modes ont un côté exagéré qui prête à la critique, il faut cependant reconnaître qu'elles sont parfois flatteuses pour la tournure. Ainsi, le costume plat, à jupe inclinée, donne une élégance un peu nonchalante qui ne messied pas à la femme; le costume drapé, au contraire, lui donnait une allure parfois trop sémillante.

Faut-il vous dire la supercherie employée afin de ne grossir ni les hanches ni le ventre? La couturière double jusqu'au genou le fond de jupe d'une flanelle, taillée en pointe, qui prend parfaitement le corps. Cette flanelle tient lieu de premier jupon; quant au second, qui est de satin ou de taffetas piqué, sa haute ceinture donne très peu d'épaisseur.

Une jolie robe, en satin noir. La jupe inclinée est garnie de ruches découpées posées verticalement au milieu de deux rangs de dentelle d'or. Ruche et dentelle se retrouvent au corsage, dessinant une veste Figaro, puis à l'encolure, à l'entournure et au bas de la manche plate. Robe tout à fait réussie et de la meilleure élégance.

Maintenant, que mes aimables lectrices veuillent bien jeter un coup d'œil sur la feuille de patrons donnée dans ce numéro et la conserver soigneusement jusqu'au numéro suivant (30 novembre), où paraîtra un supplément de travaux coloriés correspondant aux patrons d'aujourd'hui. C'est pour faciliter l'exécution, pour éviter le relevé des dimensions, travail minutieux et ingrat, que nous avons consacré cette feuille à des patrons d'ouvrages de fantaisie destinés aux cotillons. Nous pensons ainsi être utile autant qu'agréable à nos abonnées. Sur cette feuille se trouvent aussi les modèles des ronds pour faire la pivoine-éclipse de globe de lampe dont le croquis se trouve page 192. Cette petite nou-

veauté, tout à fait coquette, posée sur le globe, adoucit la lumière du côté voulu et donne un joli transparent rose. Très facile à faire elle ne coûte que trois feuilles de papier rose, deux longues épingles et une troisième à cheveux qui sert d'agrafe. Ce travail vous fera patiemment attendre notre supplément colorié, dont vous serez satisfaites, je l'espère. Veuillez lire les indications données sur chaque patron que vous découperez et tailler ensuite en papier à fleur. Le cœur se fait de deux bandes de papier de cinquante centimètres de longueur chacune sur dix de hauteur. Taillez-les en languette d'un demi-centimètre de large sur sept et demi de longueur. Frisez ces languettes avec un couteau à papier en appuyant avec le pouce sur le fil du couteau, que l'on fait glisser tout le long. Plier ces bandes séparément sur un centimètre de large; les réunir en plaçant l'un sur l'autre les côtés non frisés et les maintenir par quelques points ou mieux avec de la colle. On frise les cinq ronds de la façon suivante: Mettre chaque pétale — nous désignons ainsi les languettes découpées — à cheval sur une épingle à cheveux, ramener le papier comme on fait d'une étoffe en tirant le fil pour la froncer; serrer dans les doigts pour bien former le chiffonnage. Les cinq ronds ainsi chiffonnés, les mettre l'un dans l'autre par rang de taille; au centre poser le cœur, le maintenir par deux épingles en prenant les cinq ronds. Il faut ensuite coller légèrement le bord des pétales pour les maintenir entre eux. Ceci est l'affaire du goût. Ici une goutte de colle pour réunir les pétales trop tombants. Faire cela sans régularité en laissant toujours libre le bord arrondi. L'on accroche cette pivoine par une épingle à cheveux passée dans trois ronds, et dont les deux pointes sont pliées en crochet; c'est ce crochet qui se met dans le rond du globe. L'épingle se pique derrière à deux centimètres au-dessous des fentes.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 181 et 183)

Robe de dîner en crêpe de Chine rosé, broché d'un dessin Louis XVI. — La traîne est unie, soutenue par une sous-traîne en taffetas; la jupe en crêpe de Chine est à larges plis creux, séparés par des crevés plissés en faille. Corsage à ceinture avec une grande draperie qui fait le côté droit; cette draperie pincée et un peu re-

levée à gauche, couvre le tablier; le bord droit, plissé en spirale, rappelle le peplum. Ceinture passant et s'agrafant sous la broderie. Broderie au bord, à la manche, genre pagode, qui a, extérieurement, un crevé plissé. Longs pans et coque brodés. Les pans terminés par une jolie fantaisie de passementerie et de perles.

CAPOTES ET CHAPEAUX DE GRAND ET DE DEMI-DEUIL

Capote forme Marie-Stuart. — Garnie, devant, de trois biais de crêpe anglais sous lesquels se fixe le long voile de veuve; rouleau de crêpe anglais; mentonnière en crêpe.

Capote américaine pour deuil de veuve. — Se fait en cachemire couvert d'un long voile en crêpe anglais formant de côté un pli attaché par deux épingles en bois durci. Voilette bordée de crêpe anglais sous le dépassant de crêpe blanc. Brides en faille.

Chapeau rond, en feutre noir, forme Charles IX, pour jeune fille. — Bord retourné garni d'un galon posé à cheval. Deux ailes, réunies devant par un nœud-aigrette, garnissent les côtés.

Capote coulissée en velours noir. — Ornée, devant, d'un fouillis de tulle blanc qui continue sous les créneaux qu'il soulève, créneaux brodés en jais; mentonnière en jais s'attachant derrière la capote.

Explication de la Gravure coloriée 4756

Manteau en velours et matelassé garni de renard noir.
— Devant en velours, à pans aigus, garni d'un boa de renard noir auquel s'ajoute, à la taille, une basque aiguë en matelassé garnie, tout autour, d'une frange grelot. Deux collets superposés, le premier en matelassé, le se-

cond en velours; celui-ci prend, à l'épaule, la forme d'une manche. Une frange au bord du premier collet. Manche ronde en matelassé avec bracelet en renard noir. Bottes vernies. Gants de Suède. Chapeau 1830 tendu de velours Eiffel. Plumes et nœud en velours.



Chapeaux de grand et de demi-deuil de la Scabieuse, 40, rue de la Paix.

Costume en drap mastic et velours mousse. — La jupe, inclinée aux lès de derrière, est ouverte, à droite, sur une étroite quille en drap mastic traversée, dans le bas, par trois rangs de velours. Le corsage, tendu en plastron, avec une pièce, boutonnée à droite, qui forme un V, se boutonne derrière. Sur une ceinture en velours assez haute, se drape une demi-ceinture qui part du dessous du bras et se pince de plis arrêtés, à droite, par un nœud de velours; de ce nœud tombent des coques en

velours et en drap échelonnées les unes sur les autres. Cette dégringolade couvre le haut de la quille. Un col droit en velours et des bretelles qui, en s'évasant, forment épaulette; elles se réunissent en pointe sous celle du plastron. Manche demi-large froncée à un poignet en drap coupé d'une pointe en velours; trois pointes dans le haut. Bottes en chevreau brillant. Gants de Suède. Toque en velours bordée de fourrure; nœuds mastic et verts. Manchon en drap; les bords en velours.

PENSÉES ET MAXIMES

Les regards pleins d'agaceries d'une coquette ont tôt fait de révéler la femme sans vertus.

(AUGUSTA CUPRY.)

Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort, et les pressentiments ne sont, le plus souvent, qu'un jugement sur soi-même.

(M^{me} DE STAEL.)

CAUSERIE

La Lutte pour la vie. — Deux livres de femmes. —
Le roman d'un *Torero*. — Modes et fêtes nouvelles.



Nous déplorions l'au re jour la stérilité du théâtre en cette année d'exposition; M. Alphonse Daudet a paru au même instant exaucer les vœux qui s'adressaient à tous nos grands dramaturges; malheureusement il reste établi, après *la Lutte pour la vie*, comme après d'autres pièces sorties de ses romans, que les personnages évoqués par cet esprit si brillant, par cette imagination si féconde, perdent toujours beaucoup à être transportés du livre sur la scène. Et cette fois dans le livre même, ils étaient médiocrement sympathiques, cet ambitieux Paul Astier, cette duchesse trop ardente; nous n'éprouvions aucun désir, ayant fermé les pages de *l'Immortel*, de les rencontrer de nouveau.

La suite de ce triste mariage qui unissait un jeune homme sans scrupules à une vieille femme, désillusionnée sur son compte au moment même où elle lui livrait, en descendant jusqu'à lui, une fortune princière, ne pouvait être que lamentable.

Naturellement Paul Astier ne pratique pas envers la malheureuse qui l'a rendu riche une fidélité exemplaire, il manque même envers elle des égards les plus vulgaires; de là cependant à l'empoisonnement il y a une distance, malgré l'interprétation terriblement large que M. Daudet donne à la théorie du célèbre naturaliste Darwin, *Struggle for life*, d'où est sorti un néologisme nouveau *Struggleforlifeur*. Mais le premier devoir de ce bandit qui a repoussé toute loi morale, le *Struggleforlifeur* serait de se montrer fort et résolu quand son intérêt est en jeu; or l'apprenti empoisonneur qui, en présentant à sa femme le fatal breuvage, est pris de remords et lui crie : « Ne bois pas », nous paraît très faible au contraire. Les sinistres *découpeurs* de la femme Le Manach, dont on parle beaucoup trop dans la pièce, cette cause célèbre ayant été effacée par des douzaines d'autres plus intéressantes, sont mieux arrivés à leurs fins. Marais joue trop en dehors; jamais scélérat ne laissa lire aussi clairement dans son jeu; M^{me} Pasca s'est trop vieillie, M^{lle} Darlaud a de trop jolies toilettes pour une lectrice pauvre; ces restrictions faites, les acteurs sont excellents, les rôles secondaires dessinés avec un art infini, les détails pleins de charme, la forme exquise; on ne s'ennuie pas un instant, mais, ou nous nous trompons fort, ou cela ne sera pas un succès. La pièce à succès de la saison n'est pas encore venue. Quant aux livres nouveaux, ils pleuvent littéralement; nous ne vous parlerons aujourd'hui que de deux romans par des auteurs féminins de votre connaissance : Th. Bentzon et Georges du Vallon. *Tentée*, *Un amour en Russie* sont l'un et l'autre des peintures de caractères et de mœurs internationales, pour ainsi dire, destinées à un double succès en France et à l'étranger. Contre

l'ordinaire, Th. Bentzon n'avait pas donné son œuvre nouvelle à la *Revue des Deux-Mondes*, mais à la grande revue illustrée de Goupil, *Les Lettres et les Arts*, qui n'a que le défaut d'être inabordable. Après avoir obtenu sous sa première forme, enrichie de dessins ravissants, le meilleur accueil en France et en Angleterre, *Tentée*, réduite aux proportions d'un simple in-18, tel qu'en produit la Librairie Nouvelle, va se répandre d'une façon plus générale.

C'est en Russie que nous fait voyager l'élégant auteur du *Fiancé de Solange* et de tant d'autres romans gracieux où se reconnaît une plume aristocratique, le ton discret d'une femme du monde; nous nous trouvons en présence de personnalités aimables, d'un sujet simple, touchant et par excellence d'actualité. Les jeunes filles peuvent s'intéresser sans péril à cet *Amour en Russie*, et des juges aussi blasés que doit l'être M. Arsène Houssaye en ont subi le charme. Il nous le déclare dans une préface très agréablement paradoxale, dirigée contre le naturalisme en vogue et de laquelle il ressort que le temps approche où les hommes n'écritont plus de romans, tant on reconnaîtra que c'est là le travail des femmes dans les manufactures des lettres. Peut-être ajoute-t-il, écriront-ils encore *Manon Lescaut*, *Adolphe*, *Werther*, *la Dame aux Camélias*, mais ce sera assez pour eux de jeter un cri du cœur et de passer outre. « Ainsi les générations futures n'auront plus de Balzac?... Tant pis! — En attendant M. Zola aspire, assure-t-on, au fauteuil d'Emile Augier.

Mais nous ne sommes pas encore assez bien éveillés de ce rêve des *Mille et une nuits*, qui a duré six mois pour nous intéresser beaucoup aux nouvelles académiques.

Il me semble qu'on ne peut mieux comparer l'état où se trouvent les Parisiens depuis une huitaine de jours qu'à la fatigue d'un lendemain de bal. On n'est pas fâché de se reposer, mais ce repos néanmoins est mêlé d'une certaine tristesse, d'un arrière-goût amer de désenchantement et d'un peu d'ennui.

Cette chose puissante et colossale, l'Exposition, a vécu, elle a même vécu quelques jours de trop, car sous la pluie de novembre, elle avait piteuse mine et maintenant nous aurons à nous distraire sans son secours. Comment faire? Qu'allons nous devenir?... Plus de Buffalo-Bill, plus de Gitanes, — hélas, la petite troupe a perdu sa perle fine, cette gentille Soledad dont nous vantions ici même la danse fière et nerveuse. Enlevée la pauvrette! Et ses quatorze ans rendent le fait assez grave, sans compter qu'il est presque sans exemple, Mérimée nous l'affirme, qu'une bohémienne abandonne définitivement ceux de sa race pour un payllo. Celui-ci n'a donc pas médité la devise de *Carmen* : « Si je t'aime, prends garde à toi? »

Tout au contraire des Gitanes, qui partiront en nous maudissant, les toreros ne s'arrachent qu'avec peine à l'enthousiasme d'un public d'amateurs frénétiques et sans reproche, au premier rang des-

quels nombre de dames se distinguaient par leur assiduité. Je connais certaines personnes, humaines et douces à l'ordinaire, qui n'ont pas manqué une seule course importante. J'ai vu des jeunes filles, — il y en a aujourd'hui de bien mal élevées, — qui manifestaient leurs sympathies fort librement, sous prétexte que cela se fait à Séville ou à Cadix. L'une d'elles a été jusqu'à m'avouer qu'elle ne se retenait qu'à grand-peine de crier *Ollé* (notez bien que la charmante ne sait pas un mot d'espagnol). Elle espérait que ce plaisir héroïque s'était acclimaté chez nous et que l'année prochaine le sang coulerait tout de bon, ce qui serait le complément de la fête. N'y a-t-il pas là beaucoup de *pose*? Nous l'espérons. Cela passera comme la vilaine mode des costumes tout plats de drap rosâtre ou jaune-brun avec dolman assorti qui font fureur depuis peu, comme les énormes bonnets de grenadier qui menacent de remplacer, aux mains de nos élégantes, le manchon microscopique.

Un jour prochain viendra où les toreros nous laisseront de glace, même quand ils auront pour les recommander à l'attendrissement des âmes féminines une légende aussi sentimentale que celle d'Angel Pastor.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce garçon de bonne mine, qui sans être de la force d'un Frascuelo, jouait encore fort joliment son rôle, tout en riant sous cape, ainsi que ses compagnons, de l'enfantillage des Parisiens, assez niais pour se contenter d'un semblant de *corrida*? Eh bien, il était marié naguère en Espagne à une gentille femme qui l'aimait à la folie et qui jouissait avec orgueil de ses triomphes. Jamais elle n'avait cédé à personne le droit de lui apporter dans les coulisses ses habits de fête; elle s'acquittait même de cette mission avec une certaine pompe, présentant à son héros sur un coussin cette riche veste de velours à broderies épaisses, ces culottes courtes galonnées d'or, cette redoutable épée sous laquelle le taureau allait tomber foudroyé, tout à l'heure, tandis qu'à genoux dans l'église, qu'elle ne quittait pas tant que durait le péril, elle priait pour celui qui quotidiennement exposait une vie si chère.

Cela dura trois années et puis la jeune femme tomba malade et mourut. Elle fut pleurée sans doute,

néanmoins la prochaine course trouva Angel Pastor à son poste dans les couloirs du cirque, la cigarette aux lèvres, très calme; mais lorsqu'il vit une figure inconnue de comparse vulgaire lui apporter sa toilette, un flot de souvenirs éperdus lui monta au cœur. Il comprit tout à coup, comme il ne l'avait pas fait encore, que sa femme était morte, puisqu'elle se laissait remplacer en ceci et le désespoir passionné qu'il n'avait pas senti à la première heure égara sa pensée, fit trembler sa main, lui inspira le désir, le goût de la mort.

Il n'était pas lui-même quand il fit son entrée; on s'en aperçut tout de suite à sa démarche incertaine, et quand il alla se camper devant l'œil du taureau pour le provoquer, ce ne fut pas comme de coutume avec l'autorité d'un maître. Il manqua son ennemi, resta comme pétrifié sous la menace des cornes redoutables pointées contre lui et fut éventré, déchiré, ni plus ni moins qu'un des pauvres chevaux qui tombent sur le sable de l'arène en perdant leurs entrailles; on l'emporta sans connaissance, dans un état épouvantable dont les médecins ne le tirèrent qu'à grand-peine; une fois rétabli, le pauvre veuf jura, pour l'amour des deux petits enfants qui lui restaient, qu'il renoncerait à son art. Mais que valent les promesses aux prises avec une passion plus forte qu'elles? Angel Pastor rompit son vœu, puisque nous l'avons revu à la Plaza du bois de Boulogne où un Espagnol m'a conté, mieux que je ne sais l'écrire, le triste roman de son passé. Beaucoup de dames le connaissaient, en étaient touchées et applaudissaient d'autant plus fort, — la belle comtesse d'A., entre autres. — Et maintenant elle s'est évanouie la brillante *cuadrilla*. Nous n'avons même plus la ressource d'aller admirer dans les galeries, désormais fermées des Beaux-Arts, le Toréador blessé qui rachète les erreurs de Manet, rival de Goya en cette œuvre magistrale.

De l'Exposition il ne reste que la silhouette de la Tour Eiffel noyée, perdue, effacée dans le brouillard. Il est vrai que son diminutif en diamants, brille de feux durables, rue de Sèze, pour le plaisir des sybarites qui préfèrent contempler un monument ailleurs qu'en plein air. Mais il faut être un peu bijoutier pour aller la chercher sous ce nouvel aspect.

T. B.

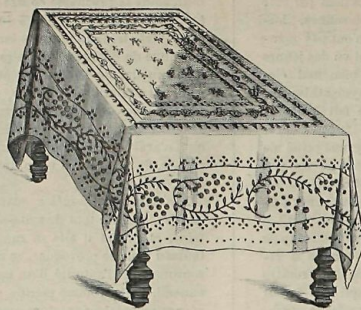
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FILET DE BŒUF AUX ANDIVES

Faire rôtir le filet. Faire bouillir de l'eau, la saler, et quand elle est bien bouillante, y jeter les andives qu'on laisse blanchir pendant cinq ou dix minutes, suivant la grosseur et la quantité : les retirer et les mettre à égoutter. Lorsqu'il n'y a plus d'eau, faire fondre dans une casserole, soit un morceau de beurre ou de la graisse de jus, ou d'oie, si on en a ; y jeter les andives quand c'est bien chaud et les faire roussir des deux côtés. Mettre la casserole sur un tout petit feu ; les couvrir et les laisser cuire au moins trois heures en ajoutant un peu de jus de viande, si la sauce vient à manquer. Les mettre autour du plat, poser le filet dessus, et les arroser avec le jus de ce dernier.

Encadrement au point de croix pour nappe à thé. — Se brode en coton rouge ou de deux couleurs : brun et rouge, bleu et rouge, vert et rouge. Le croquis n° 3 montre la nappe mise sur une table carrée; le milieu brodé d'un jeté, encadrer la bordure de trèfles d'une ligne de points et prendre, pour faire le jeté, le trèfle de la bordure. Les serviettes à thé seront encadrées de la bordure de trèfles, et le jeté sera fait d'un grain de raisin. Prendre de l'étamine écru. Un tissu granité ferait bien.

Nous pensons être agréable à nos lectrices

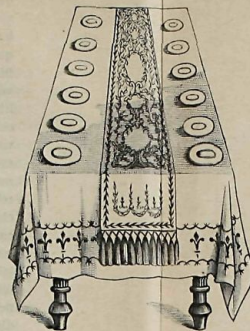


N° 3. — Table carrée avec nappe brodée au point de croix.

en leur donnant trois modèles de table garnie du service de linge. La fantaisie s'est introduite dans le service de table comme dans nos toilettes, et le linge broché en couleur étant à la mode, nous avons trouvé utile de donner à nos abonnées le moyen de broder elles-mêmes un élégant service à thé ou de dîner. La bordure de pampres, d'un grand effet, sera vite faite. Nous n'avons pas à donner de dimensions, puisqu'elles dépendent de celles de la table.

N° 1 montre une Table carrée, plus à la mode que la table ronde, quoiqu'elle

soit moins commode. Un chemin la coupe dans la longueur, c'est une des fantaisies de la mode, et ce chemin est brodé aux deux bouts et dessus, en réservant la place de la



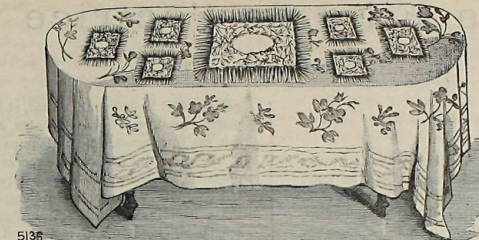
N° 1. — Table carrée avec rallonge chemin brodé au point de croix.

modèles l'un que l'autre; celui en cristal est plus élégant.

Modèles nouveaux de couverts et de couteaux. — N° 1 et 8. Couvert Louis XIV assorti au service d'entremets.

N° 3 et 6. Deux couteaux de table style Louis XVI. — Manche en ivoire cannelé avec virole et pointe en argent ciselé.

N° 7. Couteau de table, lame yatagan. — Manche carré en ivoire avec virole et bout en argent ciselé.



N° 2. — Table ronde avec dessous de compotiers brodes.

5136

N° 4. Couteau à fruits lame recourbée en vermeil. — Manche en nacre avec virole et bas du manche en argent, genre coquille.

N° 5. Couteau à fruits style Renaissance. — Lame aiguë en vermeil, manche ivoire et virole travaillée.

N° 9. Couteau à fromage. — Lame en acier damasquiné et manche en argent ciselé.

couvre le buffet d'un dessus brodé, avec une bande qui descend en lambrequin et fait encadrement, de même pour le dressoir. La table à thé portable et à deux étages s'habille aussi. Cette broderie ne se fait pas exclusivement en coton rouge et bleu; en ce moment la mode est à un ton brun doré sur l'étamine écru. L'on trouve chez M^{me} Lanner, 4 bis, rue de Châteaudun, une grande variété de ces travaux.



Modèles nouveaux de couverts et de couteaux.



Seau à biscuits en faïence danoise.

corbeille de fleurs et des compotiers.

N° 2. Table ronde avec rallonges. — Nappe blanche, damassée. Petit napperon, brodé au milieu, et d'autres plus petits pour les compotiers.

Seau à biscuits en porcelaine danoise.

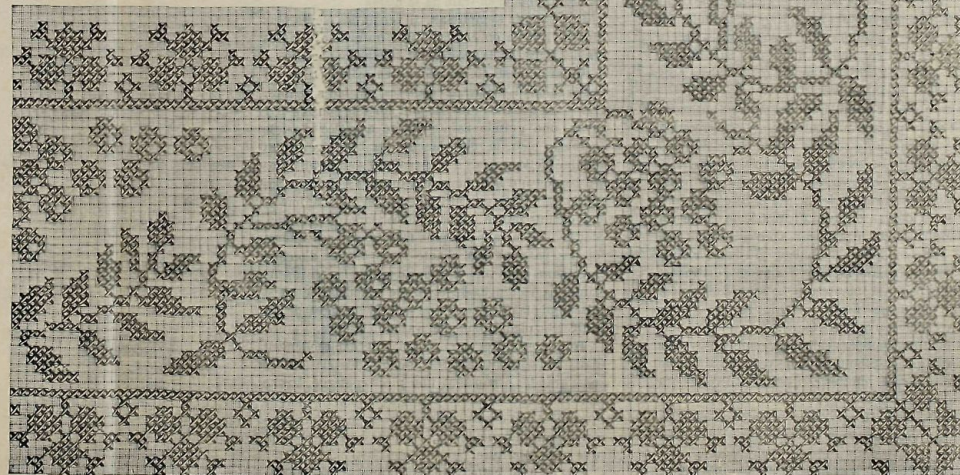


Seau à biscuit en cristal à côtes.

noise. — Fleurs b'euës sur fond blanc; forme cylindrique. Le cylindre en porcelaine se place dans une monture en nickel; il peut s'enlever à volonté.

Seau en cristal à côtes tournées. — Monture en nickel comme le couvercle. Destiné aux biscuits et gâteaux secs qui s'y conservent croquants. Fait partie du service à thé pour le lunch.

Ces deux modèles différent de monture, mais sont aussi com-



Encadrement de nappe, broderie au point de croix.

4219

La Fille de l'actrice

(NOUVELLE)

I



Le ciel était bas et de la poussière de neige saupoudrait les toits. Elle tourbillonnait dans les rues, emportée par les remous du vent, s'engouffrait sous les portes cochères. On était en carême, et la cathédrale bourdonnait lentement un appel grave. Elle était vieille cette cathédrale, non pas remarquable, mais vieille, avec de folles herbes nichées dans ses dentelures ; et nous nous demandions, nous autres enfants, dans la tranquille ville de province où elle se trouvait, comment des plantes avaient pu monter là-haut.

Ce matin-là, comme tous les jours, des pigeons se promenaient sur l'étroite place, devant le grand portail sculpté, attendant les graines qu'on leur jetait d'une fenêtre de l'archevêché. Des femmes se glissaient à une messe basse. Les cloches de très nombreuses églises répondaient au bourdon de la cathédrale ; puis tout se tut de proche en proche. Mais des cris et des rires troublèrent bientôt ce recueillement morose. Quelques pigeons volèrent aux rebords des fenêtres ; d'autres s'écartèrent à peine, et cinq fillettes passèrent en courant, un petit panier au bras. La fine neige leur poudrait les vêtements, les cheveux ; trois d'entre elles étaient nu-tête : c'étaient les enfants de boutiquiers aisés qui allaient à une école tenue par M^{lle} Anne Evrard, la seule institutrice respectable de la ville. Les riches, les nobles surtout, envoyaient leurs filles au Sacré-Cœur, comme pensionnaires ou demi-pensionnaires ; les pauvres tout à fait aux écoles des sœurs.

Les cinq écolières enfilèrent un passage qui conduisait de la place à une rue voisine, pénétrèrent à droite sous une porte cochère et grimpèrent un escalier en briques, aux marches très larges. Les briques manquaient par endroit ; mais les petits pieds connaissaient bien le chemin et ils effleuraient à peine les degrés effrités. Au troisième étage un vestibule briqueté également s'ouvrit. C'était un grand carré sur lequel donnaient plusieurs chambres, avec des bancs le long des murs rosâtres et des clous pour les manteaux. Le sol ondulait, très inégal ; une haute fenêtre éclairait la pièce, et la neige y collait ses cristaux ténus.

Les fillettes essouffées entrèrent comme un vol de moineaux qu'apporte un coup de vent ; et toutes de caqueter à petites phrases coupées avec d'autres qui les avaient précédées.

— Tiens, voilà Henri Tissot, s'écrièrent-elles en voyant arriver un gamin de sept ans, suivi de sa sœur.

Henri était le seul représentant du sexe fort admis à l'école de M^{lle} Anne, qui l'avait accepté pour obli-

ger sa mère. Il était doux, timide, et faisait de la tapisserie pendant la leçon d'ouvrage, ce qui divertissait ses compagnes. Elles le taquinaient sans cesse et il ne s'en vengeait jamais. Avec sa longue blouse proprette, serrée à la taille par une ceinture de cuir, sa figure fine et pâlotte, il ressemblait à une fille. Marie Blandin, l'unique enfant d'un épicier très achalandé, était son amie ; elle avait un an de plus que lui, et déjà ils avaient décidé qu'ils s'épouseraient quand ils seraient grands. « Et nous mangerons tous les jours des gâteaux. » Telle était la première clause de leur futur contrat. Elle lui apportait des caramels, du sucre d'orge, en échange de noix, de pommes, et c'était elle toujours qui gagnait au change ; lui, il l'adorait et lui donnait tout pour rien quand elle l'exigeait.

— Vous savez, c'est aujourd'hui que vient la nouvelle, dit Louise Tissot, une blondine joufflue.

Le père était marchand tailleur.

— Elle est bossue, a dit Mademoiselle, et il ne faudra pas se moquer d'elle, ajouta Marie Blandin.

Ses cheveux bruns, très rebelles, étaient pailletés de gouttelettes de neige fondue.

Henri s'était glissé à côté d'elle.

— Se moquer d'elle ? Quelle idée ! C'est pas drôle du tout une bossue. Mais voilà, elle ne pourra pas jouer aux barres ni à rien, remarqua une enfant aux traits irréguliers qui promettaient la beauté du diable.

C'était la fille d'un professeur au lycée, Blanche Mairat, le boute-en-train de sa classe.

Le vestibule s'emplissait. Il venait des élèves plus âgées. L'école en comptait une quinzaine divisées en deux classes, la petite étant la plus nombreuse.

Un salon avait été transformé en salle d'étude, un vaste salon à trumeaux sculptés, à glaces ternies. Entre les deux fenêtres, debout sur une console, il y avait une grande Sainte Vierge auréolée d'or, le manteau bleu, la robe blanche. La tête légèrement inclinée, elle souriait d'un perpétuel sourire aux vies en bouton qui bourdonnaient toute la semaine à ses pieds. Ce mystique sourire de ces lèvres inanimées, les enfants qui le contemplaient alors indifférentes, devaient se le rappeler plus tard, après ces heures où les passions ont chanté leurs chants d'ondine menteurs, pour vous rejeter au rivage las ou repentants. La Vierge haute et droite se reflétait dans la glace qui était derrière elle, avec deux tiges de lis artificiels, plantés dans des vases en faïence.

Toutes les élèves se rassemblaient habituellement dans ce salon. Quand on séparait les classes, les plus grandes occupaient une pièce contiguë, étroite et longue. Les choses se passaient en famille : tandis que M^{lle} Anne donnait une leçon aux unes, les autres écrivaient quelque devoir, les plus petites faisaient une page d'écriture.

Elle était là, cette bonne M^{lle} Anne, surveillant sa bande indisciplinée, embrassant celles qui venaient

lui présenter à baiser leurs minois rieurs. Elle était petite, très modestement vêtue d'une robe verte à fleurs brunes. Les cheveux lissés en bandeaux déjà grisonnants encadraient un visage ni vieux ni jeune, ni beau ni laid ; ses dents étaient blanches et régulières. Dévote, elle l'était, très assidue aux offices, et en bons termes avec M. Fauchet, le chanoine, qui habitait au second étage. Il assistait toujours aux examens qu'en juillet elle faisait passer à ses élèves. La calomnie n'avait su où s'accrocher dans la vie de M^{lle} Évrard. Avait-elle aimé ? On l'ignorait. C'était une âme simple. Son enseignement était des plus médiocres ; mais elle était très appliquée à ses devoirs et d'un dévouement tout maternel pour les enfants à elle confiées.

Au milieu du brouhaha des voix, des tabourets remués, la porte se rouvrit largement et l'on vit paraître une fort jolie femme vêtue avec une tapageuse élégance. Elle avait le teint mat, le nez droit, un peu court ; ses cheveux bruns se tordaient en tresses serrées sous une toque de velours bleu comme toute sa toilette.

Les petites filles restèrent immobiles, les yeux braqués sur cette belle dame qui s'était arrêtée au seuil. M^{lle} Anne se hâta au-devant d'elle.

— Je vous demande pardon, madame, de vous recevoir au milieu de ce vacarme... Mesdemoiselles, asseyez-vous et restez tranquilles. — Les élèves obéirent. — Veuillez entrer, madame.

— Non, mademoiselle, je ne puis pas m'arrêter ; mon fiacre m'attend, dit la jeune femme d'une voix d'alto caressante. Je vous amène ma fille... Allons ! avance donc, Geneviève, ajouta-t-elle, en se tournant à demi.

Elle s'effaça et une enfant parut qui, jusqu'alors, s'était tenue cachée derrière elle. La pauvrette marchait à l'aide de béquilles. Elle baissait les yeux et son pâle visage émacié portait les traces de larmes récentes. Ses nouvelles compagnes remarquèrent que sa robe était couverte de volants plissés très fins et que son manteau était garni d'une fourrure blanche.

— La voilà, continue la mère toujours souriante, après avoir fait quelques pas dans la classe ; je vous la recommande, mademoiselle. Elle est très ignorante : c'est la première fois que je l'en vois à l'école ; vous serez bonne pour elle et ses compagnes aussi, je l'espère... Si l'une de ces petites se moquait d'elle, je lui tirerais les oreilles n'importe où je la rencontrerais.

La jeune femme regarda autour d'elle ; ses yeux bruns se firent durs, son sourire disparut, sa voix même avait changé. Il y grinça une dissonance, quelque chose de tout différent de l'impression éveillée par son apparition. — Puis brusquement :

— Adieu, mademoiselle, adieu Geneviève, dit-elle.

Et sans embrasser son enfant, elle s'en alla très vite ; à peine M^{lle} Anne put-elle la rejoindre dans le vestibule.

Lorsque l'institutrice rentra dans la classe, elle trouva sa nouvelle élève toujours debout au milieu de la chambre, les paupières abaissées, appuyée sur ses béquilles et tenant à la main un petit panier. Sous le coup des menaces proférées, pas une des

fillettes n'avait osé venir à Geneviève, ni lui adresser la parole. Elles chuchotaient ensemble et la regardaient.

M^{lle} Anne ôta le manteau et le chapeau de l'enfant qui leva sur elle deux grands yeux bruns et tristes.

— Voici votre pupitre, dit la maîtresse en la conduisant auprès de Blanche Mairat... Blanche, tu seras gentille pour elle et tu lui montreras ce qu'elle aura à faire. Maintenant nous allons dire les prières... Geneviève, vous pouvez rester assise.

Il se fit aussitôt un grand remue-ménage, et les élèves, se mettant à genoux, répétèrent toutes ensemble le *Pater* et l'*Ave*. C'était à celle qui se ferait le mieux entendre, et les voix suraiguës, avec un son de clochettes aigres, criaient à tue-tête les mots latins.

Quelques minutes plus tard chacun avait repris sa place. Marie Blandin fourrait un bonbon dans le pupitre d'Henri, son voisin, qui n'osa dire merci parce que M^{lle} Anne le regardait.

Timidement Geneviève avait été poser ses béquilles dans un coin ; elle avait ouvert son panier pour en tirer un cahier, une plume et un livre d'histoire sainte, laissant au fond les friandises qu'y avait mises sa vieille bonne, et tout cela avec le moins de bruit possible.

— Savez-vous écrire votre nom avec les majuscules ? lui chuchota Blanche en se penchant vers elle et comme entrée en matière.

Geneviève rougit.

— Non, murmura-t-elle.

— Moi, je l'ai écrit hier pour la première fois avec les majuscules, reprit l'autre, très fière. Voyez, comme ça.

Et sur un chiffon de papier, elle écrivit *Blanche Mairat*, en s'appliquant beaucoup parce que la petite bossue la regardait. Les lettres étaient tremblotées, bizarres ; Geneviève ne les suivait pas moins avec admiration, du coin de l'œil, à mesure qu'elles se formaient. Que n'eût-elle pas donné pour en faire autant, elle qui ne savait encore tracer que des lettres en gros caractères, des *a*, des *e*, des *m*, etc.

M^{lle} Anne, assise devant son pupitre, allait donner une leçon de grammaire aux plus âgées et se faisait apporter les cahiers des plus jeunes pour leur poser un modèle d'écriture. Geneviève s'avança comme les autres et vit, terrifiée, le mot *Caravansérail* se former au haut de la page : il fallait le répéter cinq fois. La maîtresse, très pressée, lui rendit son cahier sans même lever le menton.

L'enfant revint lentement à sa place et s'assit. Alors elle regarda Blanche qui s'était bravement lancée dans les méandres de son premier *C*, non sans les accentuer d'une manière fâcheuse pour les proportions de l'ensemble. Puis elle reporta les yeux sur son modèle et, honteuse, désespérée, elle en resta là, tenant sa plume crispée entre ses doigts aux ongles très bombés.

— Quel âge avez-vous ? murmura Blanche qui, après avoir laborieusement amené à bien sa première lettre, jugeait un repos nécessaire.

— Huit ans, répondit sa compagne, heureuse de cette diversion.

— Vrai ? Comme vous êtes petite ! Moi aussi j'ai

huit ans; vous me venez à l'épaule. Quand avez-vous eu huit ans?

— Il y a longtemps; j'ai toujours huit ans.

Et la petite eut un sourire fin, trop fin pour son âge et que l'autre ne comprit pas.

Elle avait la figure régulière de sa mère, ses épais cheveux bruns, mais le teint maladif et les yeux ombrés de bleu en dessous. Ses épaules remontaient jusqu'à ses oreilles élégamment ourlées et toutes mignonnes. Le menton s'appuyait sur la poitrine étroite et trop bombée; la bosse très accentuée faisait grimacer la robe à peine serrée à la ceinture.

— Que fait votre papa? continua sa voisine, qui venait d'achever une seconde lettre.

— Je n'ai point de papa.

— Alors il est mort?

— Je ne sais pas. J'avais un papa; un jour il est parti; maman a pleuré beaucoup et nous sommes allées dans une autre ville et il n'est jamais revenu.

— C'est bien méchant à lui d'être parti. Jamais mon papa ne nous quitterait, jamais, reprit Blanche avec conviction.

Sur la figure mobile de Geneviève passa une ombre. — Un instant elle avait semblé s'ouvrir, heureuse d'avoir à qui parler; mais elle se replia soudain et serra les lèvres, comme déterminée à ne plus rien dire.

— Avez-vous des frères et des sœurs? demanda encore sa compagne.

— Non.

— J'ai trois frères... Êtes-vous contente de venir à l'école?

— Non.

— Blanche, ne babillez pas et travaillez, cria M^{lle} Anne.

Et Blanche acheva sa première ligne sans plus s'arrêter.

Quant à Geneviève, elle s'appliquait à imiter exactement les formes du mot qu'elle avait devant elle. Ce fut long, difficile, et il en résulta un *Caravansérail* à peu près illisible. M^{lle} Anne, néanmoins, en passant derrière elle, se contenta de dire :

— Cela ne va pas mal, continuez, mon enfant.

Pendant la récréation, on entoura la nouvelle que chaperonnait Blanche.

— Comment vous appelez-vous? demanda Marie Blandin.

— Geneviève Scalini.

— Scalini! Quel drôle de nom! firent plusieurs.

La petite bossue rougit. Elle s'appuyait sur ses béquilles et mangeait un morceau de brioche.

— C'est un nom comme un autre, déclara agressivement Blanche... Tu l'appelles bien Joséphine Benoit, ajouta-t-elle en s'adressant à une de celles qui s'étaient récréées; ce n'est pas joli Benoit.

— Est-ce que vous demeurez dans la ville? reprit Marie Blandin, très curieuse et qui s'habituaux commérages dans l'épicerie de son père. Je ne vous ai jamais rencontrée.

— Nous sommes ici depuis le commencement du carnaval; maman a remplacé une actrice qui était tombée malade.

— Pourquoi a-t-elle remplacé une actrice? firent toutes les autres, fort étonnées.

De plus grandes s'étaient approchées et l'on faisait cercle autour de Geneviève.

— Mais pour jouer à sa place, répliqua l'enfant en remuant son petit pied avec impatience.

Elle trouvait ses nouvelles compagnes bêtes de ne pas savoir ce que fait une actrice.

— Alors, elle joue au théâtre où maman va très souvent, s'écria Lucie Richard, la fille d'un photographe.

Elle fit une moue dédaigneuse. — C'était une charmante fille de quatorze ans; elle boitait légèrement et n'en était pas moins très gracieuse. Les petites l'adoraient et Blanche eût donné beaucoup pour boiter comme elle. Elle trouvait ça si joli et s'y essayait, sans y parvenir, ayant les deux jambes parfaitement droites et bien plantées.

— Maman dit que tous les gens qui jouent au théâtre sont de mauvaises gens, continua Lucie, répétant sans pitié les préjugés de son milieu bourgeois.

Geneviève devint très rouge; elle laissa tomber le morceau de brioche qu'elle grignotait, et crispa ses doigts effilés.

— Ce n'est pas vrai... C'est méchant, méchant, bégaya-t-elle. Maman n'est pas mauvaise.

Puis elle éclata en pleurs et se couvrit la figure de ses mains.

Ceci se passait dans le vestibule sur lequel ouvrait, comme nous l'avons dit, les pièces de l'appartement de M^{lle} Anne. Cette dernière était occupée dans sa cuisine — elle faisait elle-même son ménage. — Elle entendit pleurer et la voix indignée de Blanche crier :

— C'est vilain, Lucie, de faire pleurer une nouvelle.

La pitié pour l'affligée l'emportait en ce moment chez Blanche sur l'admiration que lui inspirait son aînée.

— Mais enfin je n'ai rien dit contre sa mère, protestait Lucie, très effrayée de voir apparaître M^{lle} Anne.

— Qu'est-il arrivé? Pourquoi Geneviève pleure-t-elle.

Silence! — Les sanglots de la bossue s'étaient un peu calmés depuis que la maîtresse, s'approchant d'elle, lui avait affectueusement posé la main sur la tête.

— Pourquoi pleurez-vous, ma petite?

Geneviève écarta de son visage une de ses mains et fit, en désignant Lucie Richard :

— Elle a dit que maman était mauvaise.

Et elle se cacha de nouveau la figure pour recommencer à pleurer.

— Ce n'est pas vrai, s'écria l'accusée. J'ai dit que maman avait dit que tous les gens qui jouent au théâtre sont de mauvaises gens.

— Pourquoi avez-vous répété cela? demanda M^{lle} Anne d'un ton sévère.

— Elle nous a dit que sa maman jouait au théâtre, répondit Lucie avec moins d'assurance.

Elle comprenait qu'elle avait parlé lorsqu'elle aurait dû se taire.

L'institutrice était très embarrassée. — En acceptant la fille de la Scalini, elle avait prévu les désa-

gréments ; mais son école lui rapportait peu, l'actrice n'avait pas marchandé, et la vieille demoiselle avait cédé à la tentation ; puis Geneviève lui avait fait pitié. Elle avait vu que la mère la négligeait, honteuse de sa difformité. Et voilà que dès le premier jour le conflit éclatait entre les petites bourgeoises et l'enfant de la bohème.

Fallait-il punir Lucie Richard de ce qu'elle avait dit ? Mais elle se plaindrait chez elle ; cela ferait du bruit, les parents s'en mêleraient et pourraient faire un grand tort à l'école. M^{lle} Anne aussitôt prit son parti ; elle était faible, elle voulut conjurer l'orage, sachant que, lorsqu'il aurait éclaté, elle ne pourrait lui tenir tête.

— Rentrez dans la classe, mesdemoiselles, fit-elle d'un ton toujours sérieux, mais moins sévère.

Elle prit doucement une des béquilles de Geneviève, passa le bras libre sous le sien, et conduisit l'enfant dans sa chambre, une chambre nue avec une armoire, quelques vieilles chaises de paille. Il y avait aussi un lit très élevé et clos de rideaux blancs, un crucifix en bois brun, un bénitier et des gravures de saints et de saintes, sainte Anne entr'autres, entourée d'une guirlande de fleurs fanées.

— Asseyez-vous là, ma mignonne. — M^{lle} Anne fit asseoir Geneviève devant une petite table à ouvrage. — Je vais aller parler à vos compagnes. Lucie Richard n'a pas voulu vous faire de la peine ; elle a bavardé sans réfléchir, ajouta-t-elle en embrassant la fillette au front.

Dans une cage, près de la fenêtre, un serin regardait, mélancolique, des tourbillons de fine neige que le vent chassait tout contre les vitres.

Geneviève n'était pas habituée à être traitée avec tant de tendresse, si ce n'est par sa bonne Claudine. Lorsqu'elle pleurait sa mère grondait, l'appelant pleurnicheuse. Aussi leva-t-elle les yeux vers M^{lle} Anne avec un pâle sourire reconnaissant.

— Séchons ces larmes, fit la vieille demoiselle, en essuyant, avec un grand mouchoir blanc, les pleurs qui coulaient encore sur les joues de la pauvrete. Aimez-vous les bonbons ? — L'enfant fit signe que oui ; l'institutrice ouvrit une boîte de pralines. — Mangez-en... Je reviendrai bientôt.

Lorsqu'elle entra dans la classe, les conversations se turent aussitôt. Elle alla s'asseoir derrière son pupitre et se recueillit un instant. Les élèves retenaient leur souffle, se demandant ce qui allait arriver.

— Lucie Richard, viens ici.

L'interpellée se leva et s'en vint, les yeux baissés, de sa démarche onduleuse et irrégulière, se placer près de la maîtresse, qui lui prit la main.

— Voudrais-tu que cette pauvre petite Geneviève ne revint plus à l'école ?

Lucie, très étonnée, regarda M^{lle} Anne. Elle s'attendait à une réprimande, et on lui posait une question.

— Oh ! non, mademoiselle, je ne voulais pas la faire pleurer.

— Je le sais ; mais à ton âge on ne peut pas parler sans réfléchir. Que dirais-tu si une de tes compagnes parlait mal du métier de ton père, l'appelait voleur ou quelque chose de semblable ?

— Je serais furieuse.

— Eh bien, mets-toi à la place de Geneviève, et juge quel chagrin tu lui as fait en parlant mal de la profession de sa mère.

— Mais je ne voulais pas lui faire du chagrin.

— J'espère que tu le lui diras toi-même et qu'étant la plus âgée, tu la protégeras... Mes chères enfants, ajouta-t-elle en s'adressant à toute son école, j'ai quelque chose à vous dire ; écoutez-moi bien et faites en sorte de ne répéter à nos parents que ce que je vous aurai dit. Vous avez vu Geneviève Scalini et on ne peut la voir sans prendre pitié d'elle ; mais vous ne l'avez pas vue chez elle. Sa mère est très occupée et la pauvrete est souvent seule ; elle n'a ni frère ni sœur, puis elle est fréquemment malade. J'ai pensé que si je l'acceptais comme élève, elle trouverait en vous des amies ; j'ai pensé aussi que vous aviez bon cœur et que vous l'aimeriez parce qu'elle est bossue et chétive. Est-ce que je me serais trompée ?

— Oh ! non ; nous serons bien gentilles pour elle, s'écrièrent les écolières en chœur.

— C'est bien, j'ai votre parole... Viens avec moi, Lucie, nous irons la chercher. Tu lui demanderas pardon et tu l'embrasseras.

M^{lle} Anne et Lucie trouvèrent Geneviève appuyée sur ses béquilles, debout devant la cage du serin et qui gazouillait avec lui. L'oiseau très privé, accroché au grillage, tournait sa petite tête jaune de-ci de-là et répondait aux mots affectueux que lui sussurait l'infirme.

Le sourire de Geneviève s'évanouit à la vue de Lucie ; mais elle se laissa embrasser docilement et suivit la maîtresse dans la classe.

Ce fut à qui lui montrerait le plus de prévenances. Marie Blandin lui glissa dans la main un morceau de sucre d'orge ; Blanche lui donna un éclat de verre rouge qui lui était extrêmement précieux.

— Vous verriez comme c'est drôle de regarder au travers : le ciel est rouge, les arbres sont rouges et aussi les maisons, les gens, les chevaux.

A midi, lorsque les élèves se précipitèrent dans le vestibule, la classe finie, elles virent une pimpante femme de chambre qui attendait M^{lle} Scalini et lui prit son panier.

— Au revoir, Geneviève, à cette après-midi, disaient les fillettes en entourant la nouvelle.

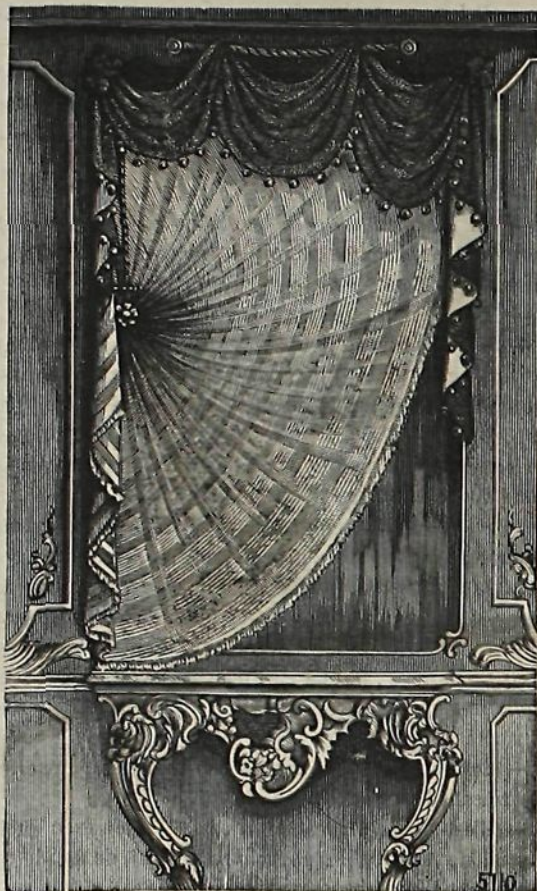
Elle tendait la joue, un peu ahurie ; mais quand Lucie chercha à l'embrasser, elle se recula et sortit avec la servante.

JEAN MENOS.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DE L'ÉNIGME DU NUMERO DU 16 NOVEMBRE :

Noix.



Glace sans tain avec store drapé en éventail.

Décoration d'une glace sans tain se trouvant entre le grand et le petit salon ou au-dessus d'une cheminée. Le store est en gaze rayée crème et rosée, avec frangette assortie au bord ; il est monté par des plis. A peu près au milieu, sur le bord touchant la boiserie, l'on fait des plis qui forment des rayons et qui sont maintenus par une rosace en passementerie accrochée à un câble partant de la tringle. Draperie en peluche, relevée sur un câble fixé par des boutons ; une chute de plis à gauche, une plus petite à droite cache le point de départ de celle en gaze qui descend jusqu'au bas du store.



Pivoine-éclipse en papier rose cache-lumière pour globe.



Pardessus de la gravure coloriée (vu de dos).

(Voir l'explication de la *Pivoine-éclipse de globe* à la fin de l'article *Modes*.)

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4756

Et une Feuille de patrons à découper, patrons du Supplément colorié qui paraîtra le 30 novembre et qui contient : Pelote Louis XV. — Trois calepins de bal pour jeune fille. — Vide-poche de cheminée. — Deux plateaux pour vase ou objet d'art. — Boîte à bijoux. — Boîte à épingle. — Fantaisies pour cotillon.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modos de París

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffes de M^{me} PELLETIER VIDAL 17 r. Duphot — Chapeaux de M^{me} NAUDIN 16 r. du Vieux-Colombier — Corsets de M^{me} EMMA GUEUE 3 pl^{ce} du Théâtre Français — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15 r. de la Paix — Etoffes en Cachemire de LA C^{ie} DES INDES 27 r. du 4 Septembre.